



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

La fantaisie la plus réelle dans la mode d'aujourd'hui se retrouve dans les mantelets, mantilles, pardessus; ce costume est devenu si général qu'il faut employer toutes les recherches du goût pour lui conserver quelque distinction.

Pour atteindre ce dernier but, il n'est tel que d'adopter les mantelets en taffetas blanc, garnis de volants formés par des rubans en grenadine blanche, bordés de festons à jour, imitant les plus jolis dessins de la dentelle. — Ce genre d'une aristocratique élégance devait appartenir aux inventions de M^{me} de Baisieux¹, pour qui la mode ne reste jamais sans inspiration nouvelle et délicieuse.

¹ Rue Sainte-Anne, 44.

Aussi, ces mantelets et pardessus en taffetas blanc se reconnaissent-ils dans l'élite des femmes les plus heureusement remarquées aux bains de mer de Dieppe, du Havre, de Boulogne et aux eaux de Vichy ou d'Ems, tous rendez-vous de la fashion parisienne.

Indépendamment des mantelets blancs, on en porte aussi en couleur tendre, sur des peignoirs de mousseline brodés au plumetis, sur des robes de mousseline de soie ou barège uni.

Ainsi rien n'est joli et coquet comme un mantelet en taffetas rose glacé blanc, ou un mantelet taffetas paille avec deux rangs de haute blonde blanche, brodé couleur paille. — Des mantelets plus simples en couleurs glacées et foncées avec hautes franges des deux nuances que comporte l'étoffe. Mantelets de jeunes personnes en

taffetas gros vert, poussière, gris, à revers bordés de plusieurs rangs de galons. Des mantelets avec broderies en soie sur les volants, surmontés de bouquets brodés et détachés.

Les crêpes de Chine sont magnifiquement brodées; les plus simples ont des fleurs les plus riches, des sujets chinois. Ainsi M^{me} de H... en a un, sur lequel se déroulent toutes les fêtes de la Chine. Un autre qu'on peut lui comparer, représente une chasse complète.

Pour le matin, le crêpe véritable chine est de couleur, avec une frange de 30 centimètres de haut. Cependant on remarque que, cette année, ces châles sont moins grands que l'an dernier, la richesse des broderies leur donnant un poids qu'il a fallu diminuer.

Pour les courses du matin, un paletot en soie noire ou pensée, garni de deux volants découpés à très-larges dents. Pour les former, au lieu de festons, cinq rangs de soutaches à une petite distance l'une de l'autre. A propos de matin, il y a de bien jolis chapeaux négligés en grosse paille gris-feutre. Les uns doublés de blanc, ornés de deux pompons en plumes couleur feutre; les autres doublés de ponceau; sur la passe deux touffes de fruits de toutes espèces, raisin noir et blanc, abricot, groseille, mêlés de coquelicots et bluets; dessous, ornements semblables. Les pailles d'Italie sont presque toutes garnies, cette année, avec une simplicité désespérante pour les marchandes de modes. Les plus belles capotes d'Italie ne sont ornées, la plupart du temps, que par deux énormes choux ou cocardes formés d'une multitude de petites coques; pas de bavolet, pas de ruban autour, la paille, rien que la paille, pour qu'on voie bien qu'elle est neuve. La fantaisie s'est réfugiée dans les chapeaux de tulle ou de crêpe; beaucoup de ces derniers ont la passe couverte de biais et de petites blondes de mêmes hauteur posées alternativement. Les capotes en dentelles noires si commodes, ne sont malheureusement plus bien portées hors le cas de deuil; alors même on les préfère en tulle simplement avec grande voilette en dentelle. A propos de deuil, on s'occupe des dentelles de laine, elles sont jolies, bon marché et très-solides. Un peu plus de fermeté au toucher, voilà la différence, ce

qui n'est pas un inconvénient, lorsqu'on s'en sert pour les robes de fatigue. Une redingote noire garnie ainsi d'une ruche à la vieille est une simplicité élégante que le grand deuil même peut admettre.

La grande chaleur fait adopter avec délice les pantoufles en batiste écrue doublées, bordées, de soie bleue ou rose, avec une grosse cocarde de ruban pareil en dentelle. Celles qu'on voit chez Caux¹ font penser à la chaussure de Cendrillon, qui, certes, ne pouvait être ni plus mignonne ni plus gracieuse.

BÉVIS.

La diligence de Lyon allait quitter Genève. Je venais de grimper sur l'impériale pour y prendre ma place de prédilection; près de moi, le postillon serrait les rênes de ses chevaux, attendant qu'un employé eût achevé l'appel des voyageurs. La voiture pleine, l'employé vint fermer la portière du coupé et appela : M. Dermann ! J'avancai la tête pour voir mon futur compagnon de voyage, me félicitant de n'avoir entendu nommer que lui seul. Je vis sur le marche-pied un jeune homme de haute taille, à la figure allemande, qui tenait un grand lévrier noir qu'il s'efforçait de faire monter en l'élevant avec tous les soins possibles à la hauteur de l'impériale.

— Monsieur, dit-il en m'apercevant, ayez la complaisance de prendre mon chien.

Me penchant vers l'étranger, je saisis le lévrier à deux mains; puis je l'établis sur la paille, à côté de moi. Je remarquai qu'il avait un superbe collier d'argent doublé de cuir, et avant que son maître eût pris place, j'eus le temps de lire ces mots, élégamment gravés sur le collier : *Bévis.* — *J'appartiens à sir Arthur Burnley, donné par miss Clary.* J'avais cependant bien entendu nommer l'étranger M. Dermann; ce chien n'était donc pas à lui. Appartenant à un Anglais, ainsi que l'annonçait ce que je venais de lire, comment se trouvait-il en compagnie d'un homme que son nom, son caractère de physionomie et son accent me désignaient comme originaire tout au moins

¹ Boulevard des Italiens, 11.

de la Suisse allemande? Ces circonstances, fort insignifiantes si l'on veut, absorbèrent mon attention pour deux motifs : d'abord, parce que mon imagination a une malheureuse tendance à quitter les sentiers battus, pour, toujours et partout, chercher l'extraordinaire; puis, parce que je m'intéresse au premier chien venu comme à moi-même, ce qui n'est pas encore beaucoup dire.

Vers le soir, comme nous entrions dans les gorges du Jura, après avoir passé le Fort-l'Ecluse et vu la perte du Rhône à Bellegarde, je me hasardai à demander à mon compagnon de route le mot de l'énigme qui m'intriguait. Depuis Genève, une causerie vivement engagée nous avait mis en une sorte d'intimité.

— Je ne m'étonne pas, me dit-il, que ce collier vous ait intrigué, et ce sera un plaisir pour moi de vous conter l'histoire de ce lévrier. Bévis m'appartient, mais depuis peu d'années. Vous allez voir comment ce collier, qui porte le nom de son premier maître, lui est resté, et pour quelle raison. — Ici, Bévis, fit l'étranger.

Le chien leva la tête, ouvrant ses yeux intelligents et couchant ses longues oreilles, avec ce grincement de dents qui, chez beaucoup de lévriers, est une démonstration de joie accoutumée.

M. Dermann posa sur ses genoux le museau de l'animal, et se disposa à détacher le collier.

Alors le lévrier retira sa tête d'un coup violent, et s'élança en arrière sur les bagages de l'impériale, où il se coucha les yeux enflammés, en faisant entendre de sourds grondements.

— Vous le voyez, monsieur : Bévis est courageux et fort à la manière des Arabes, qui sont maigres et musculeux ; je ne voudrais pas me charger de lui enlever son collier. — Ici, Bévis, ici, fit-il de nouveau avec une intonation de voix particulièrement douce et caressante. On te le laissera, voyons. Veux-tu me garder rancune?

Le lévrier hésita un instant, poussant encore quelques grognements étouffés, comme s'il adressait à son maître des reproches pleins de tendresse ; puis, se glissant entre les malles sur lesquelles il avait pris refuge, il s'approcha peu à peu et se mit à lui lécher les mains ; ses muscles, tout à

l'heure raidis par la colère, s'étaient détendus par degrés ; maintenant il tremblait comme la feuille.

— Bien, Bévis, bien, fit l'étranger en le caressant ; nous n'y reviendrons plus. Couchez-vous là et demeurez tranquille.

Le chien s'assit entre les jambes de son maître, appuya sa tête sur l'un de ses genoux, et finit par s'endormir. La diligence montait au pas une longue et rude côte. Mon compagnon de voyage, se tournant vers moi, commença ainsi :

« Je suis des environs d'un petit village de l'Oberland, au pied du Grimsel. Mon père, originaire de Souabe, y tient une auberge, isolée dans la montagne. Les voyageurs qui visitent le Grimsel en se rendant au Saint Gothard s'y arrêtent souvent.

» Il y a deux années environ, il nous arriva un soir un jeune Anglais à la figure triste et malade, voyageant à pied, suivi d'un grand lévrier, lequel était ce Bévis dont je vous conte l'histoire. L'Anglais refusa de souper et demanda une chambre. On lui en donna une précisément au-dessus de la salle commune, où nous étions tous réunis autour du feu ; aussi l'entendions-nous aller, venir, puis s'asseoir près de sa cheminée en murmurant des paroles entrecoupées qu'il adressait sans doute à son chien, car le lévrier se plaignait par instants, comme s'il répondait aux paroles de son maître. A un moment où le lévrier jetait une de ces plaintes sourdes et tristes qui semblaient exprimer une sorte de compassion, l'Anglais se leva brusquement et dut frapper le chien d'un rude coup de pied ; ce dernier poussa un hurlement de douleur étranglé et soumis, puis parut se réfugier sous le lit de l'alcôve. Alors l'Anglais se prit à pleurer. Un quart d'heure après il se coucha ; nous n'entendîmes plus rien. Le lendemain, au point du jour, il descendit plus pâle que la veille, demanda en mauvais allemand ce qu'il devait, puis, endossant son sac de voyage, il se remit en route, suivi du lévrier, qui n'avait rien mangé depuis leur arrivée, et dont le maître ne paraissait s'inquiéter autrement que pour froncer le sourcil et pâlir davantage chaque fois que, joyeux et caressant, il venait à lui.

» Vers midi, comme je fumais à notre

porte en me chauffant au soleil, et que, du banc sur lequel j'étais assis, mes regards s'en allaient vers la montagne, dans la direction que l'Anglais avait prise en nous quittant, il me sembla apercevoir sur le chemin un objet animé, noir et sans forme distincte, qui se traînait péniblement. Bientôt il m'arriva des gémissements poussés à grand-peine; l'objet s'avancait toujours, quoique lentement. A mesure que la distance se rapprochait, je crus reconnaître un chien à moitié couché, s'aidant de son mieux pour gagner du terrain, car il me parut blessé. Je courus vers lui et je vis que c'était le lévrier de l'Anglais. Il avait la tête déchirée et une patte cassée; il laissait derrière lui de longues traces de sang. En y regardant de plus près, il me fut prouvé que sa patte avait dû se briser en tombant dans quelque ravin; mais les déchirures de sa tête, qui me parurent avoir été produites par un coup de feu mal ajusté, attirèrent particulièrement mon attention : il était évident qu'une balle, glissant sur un os du crâne, le lui avait ensanglanté. Je le pris dans mes bras et je l'emportai à notre auberge. Quand j'eus passé le seuil, il fit des efforts inouïs pour m'échapper, je le remis sur pied, quoique je doutasse qu'il pût y tenir longtemps. Aussitôt, malgré d'atroces souffrances qui le faisaient défaillir et tomber à chaque instant, il monta l'escalier qui conduisait à la chambre où son maître avait couché, et se mit à gratter la porte en se plaignant, mais d'une façon à fendre l'âme, si bien que je m'aperçus que je pleurais sans trop savoir pourquoi. Je lui ouvris. Par un dernier effort, il s'élança dans la chambre, chercha dans tous les coins, flairant et gémissant; puis, n'ayant pu trouver ce qu'il cherchait, il revint se coucher en travers de la porte et perdit tout mouvement. Je le crus mort et j'appelai mon père. Quand nous vîmes qu'il vivait encore, nous lui donnâmes tous les soins possibles, comme à un enfant, tant nous avions d'affection pour lui. Deux mois après il était guéri. Quoique avec tristesse et peine, il finit par s'attacher à notre maison. Seulement, il fut impossible de lui enlever son collier, qu'on ne put même lui ôter pour panser ses blessures. Plus tard, il s'échappa souvent,

allant se perdre dans la montagne. La seconde fois que la chose lui arriva, nous le suivîmes. Il ne dépassa pas un certain endroit du chemin, où se trouve un étroit défilé qui borde un précipice : il demeura là des heures entières, cherchant et furetant. Nous pensâmes que l'Anglais avait été attaqué par des malfaiteurs à cette partie de la route, et que son lévrier, frappé en le défendant, était tombé dans le ravin. Cependant, il ne fut point parlé d'événement de ce genre dans le pays, et aucun cadavre ne fut trouvé. Je me rappelai bien de quelle manière le voyageur avait agi avec son chien, et je craignis qu'il n'eût voulu le tuer; mais pourquoi? Je ne savais véritablement qu'en penser.

Bévis demeura parmi nous, reconnaissant de nos soins et de notre affection. D'humeur douce et facile, il accueillait les étrangers avec bienveillance, et les amusait par son agilité et ses caresses, en même temps qu'il les intriguait par l'inscription de son collier. Aussi, nous fallut-il conter souvent l'événement inexplicable qui nous l'avait amené, et chacun ensuite éprouvait encore plus d'intérêt pour lui.

Vers les premiers jours d'automne, je fis une course aux environs; Bévis me suivit. Quand je rentrai, je trouvai près du feu, dans la salle commune, un voyageur nouveau venu, qui se détourna au bruit que je fis en ouvrant la porte. Aussitôt qu'il aperçut Bévis, il fit un mouvement de surprise et l'appela. Bévis leva la tête et se précipita vers lui avec des mouvements de joie frénétique : il tournait autour de l'étranger, grinçait des dents comme vous le lui avez vu faire tout à l'heure, puis se dressait sur ses pattes de derrière, posant celles de devant sur les genoux du voyageur, et avec une agitation fiévreuse il s'efforçait de le lécher au visage.

— Où est ton maître, Bévis? où est sir Arthur? fit l'étranger en anglais.

Le brave chien hurla tristement et se coucha aux pieds du voyageur. Celui-ci, se tournant vers nous, demanda comment il se faisait que Bévis se trouvait à notre auberge. Nous le lui dîmes. En écoutant notre récit, il nous sembla qu'une larme coulait sur sa joue, et comme à ce moment il ca-



5 Aout 1849.

Barreau

2453.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Robes en tulle et pékin. Pompadour par M. Camille, r. Choiseul. Fleurs de Cartier, r. Louis-le-g.
 Eventail Duvelleroy, p. des Panoramas. Parfums Guerlain. Souliers de Caux, l' des Italiens. Gants
 Mayer, r. de la paix. Corsets de M. Clémence, r. du p. Mahon.*

Mrs. J. & J. Fuller, 34, Rathbone P.L.

Ayuntamiento de Madrid



ressa le beau lévrier, nous comprîmes que lui aussi en avait sa part.

— Monsieur, me dit-il, il m'est prouvé, ou à peu près, que sir Arthur existe encore. Sir Arthur est mon ami, je le connais depuis son enfance. Ce chien lui fut donné à l'époque de son mariage avec une de nos riches héritières; c'est elle qui lui en fit présent. Bévis fut aimé comme vous pensez que peut l'être un chien donné sous de pareils auspices, et en gage d'affection. Miss Clary, devenue la femme de sir Arthur, ouvrit son cœur à un nouvel amour; et sir Arthur, qui l'aimait toujours, quoiqu'il prétendît le contraire, prit le parti d'abandonner sa femme, qu'il renvoya à sa famille. Il réalisa et plaça sa fortune, puis partit, se faisant suivre de son chien, le seul être qui lui rappelât son bonheur passé. Depuis lors, nous ne pûmes savoir ce qu'il était devenu. D'après ce que vous venez de m'apprendre, je vois qu'il aura passé ici au printemps, voyageant peut-être au hasard, afin d'oublier ses douleurs. Son chien, par sa présence, lui aura rappelé un souvenir qui, chaque jour, lui déchirant plus profondément le cœur, l'aura engagé à s'en défaire. Sans doute il l'aura frappé d'une main mal assurée, et le pauvre chien, tombé dans le ravin de la route, n'aura songé en revenant à lui qu'à son maître absent, qu'il est revenu chercher ici. Bévis a l'œil de l'aigle, mais il n'a pas le nez d'un chien de chasse. Il ne se sera pas aperçu que sir Arthur avait continué sa route. — Maintenant, monsieur, ce chien est bien à vous, et je vous remercie de l'hospitalité que vous lui avez si généreusement accordée.

Sur les dix heures, l'étranger demanda sa chambre et s'éloigna, après avoir caressé une dernière fois Bévis, qui l'escorta joyeusement sur l'escalier, puis revint se placer près de moi, devant le feu. Mes parents s'étaient retirés, les domestiques étaient couchés, je me disposai alors à en faire autant : mon lit était placé dans la chambre commune.

Pendant que je me déshabillais, j'entendis le vent se lever dans la montagne; un orage se préparait. A ce moment, on frappa à la porte : Bévis se mit à gronder. Je m'avançai vers le couloir d'entrée, et je

demandai qui était là. Une voix répondit ; elle m'invitait à ouvrir à deux voyageurs qui voulaient se reposer un instant. Bévis m'avait suivi, toujours grondant. J'entr'ouvris une petite lucarne pour regarder au dehors. Je vis deux hommes couverts de haillons, traînant chacun une sorte de massue sur laquelle ils s'appuyaient. Craignant quelque surprise, car le pays n'est pas toujours sûr, je leur fis observer qu'il était tard, que tout le monde dormait, et qu'ils pouvaient se rendre au village voisin s'il leur était nécessaire de trouver un gîte, n'en ayant pas à leur offrir. Quand j'eus fini, ils s'approchèrent de la porte; Bévis, qui les entendait, se prit à pousser un grondement formidable, et ils jugèrent prudent de s'éloigner. Je refermai ma lucarne et je me mis au lit. Bévis s'étendit sur le parquet, ainsi qu'il le faisait d'habitude; bientôt je n'entendis que le souffle de sa respiration peu à peu couvert par le bruit de l'orage, qui fouetta la maison de ses tourbillons de pluie, et commença à rugir dans la vallée.

Dans nos montagnes, nous sommes faits aux clameurs de l'ouragan; mais cette nuit, je ne sais pourquoi, je ne pouvais dormir. Il y avait dix minutes que Bévis s'était couché, quand il se releva et vint appuyer sa tête sur mon lit. Il paraissait inquiet, comme on dit que les chiens le sont parfois à l'approche de quelque événement inattendu. Je lui pris la tête dans mes deux mains, et, lui parlant à voix basse, je parvins à le calmer, et il se recoucha.

A peine s'était-il de nouveau étendu sur le parquet, qu'il m'arriva, avec les plaintes du vent, un cri, un cri sourd et éloigné, le cri d'un homme en détresse. Bévis s'élança d'un bond sur la porte, et poussa un hurlement effroyable. Au même instant un coup de feu se fit entendre dans la montagne, puis un second, suivi d'un nouveau cri, un cri terrible qui me glaça jusqu'au cœur.

Deux minutes après, j'étais sur le chemin, armé d'une carabine et tenant une lanterne sourde; mon père et l'étranger, armés comme moi, m'accompagnaient. Quant à Bévis, il s'était précipité au dehors de la maison et avait disparu.

Nous approchions du défilé dont je vous ai parlé, au moment où un éclair illumina la montagne. A deux cents pas, nous aperçûmes Bévis, qui, dressé sur ses pattes de derrière, tenait un homme à la gorge. Nous nous élançâmes en avant. Bientôt nous trouvâmes deux hommes étendus au bord du ravin, tous deux étranglés par Bévis. Plus loin, nous en découvrîmes un troisième, dont la tête reposait sur un tertre de gazon, et dont le noble chien léchait les blessures sanglantes, en poussant des plaintes qu'il accompagnait d'un tremblement convulsif. L'étranger s'en approcha; nous poussâmes tous un cri de surprise et de terreur : c'était sir Arthur, le maître de Bévis! »

Ici M. Dermann s'arrêta. Ce souvenir l'avait visiblement impressionné. Ne pouvant maîtriser son émotion, il se tut; puis, soulevant la tête du lévrier, qui dormait toujours sur ses genoux, il l'embrassa. Un quart d'heure après seulement, il se sentit le courage d'achever son récit.

Sir Arthur n'était mort qu'après avoir reconnu son chien, et être convenu que, dans un moment de désespoir, il avait tenté de le tuer. Bévis l'a couvert de ses caresses, il est resté longtemps sur sa tombe, refusant toute nourriture. M. Dermann reconnut les deux hommes qui avaient arrêté sir Arthur pour le dévaliser, et contre lesquels il s'était défendu sans succès jusqu'à l'arrivée de Bévis, pour ceux qui avaient réclamé de lui l'entrée de l'auberge au commencement de l'orage. Sir Arthur, en mourant, nomma l'étranger qui avait été, la veille, si bien accueilli du lévrier, son exécuteur testamentaire, et assura à Bévis une riche pension, reversible sur la famille de l'aubergiste, voulant que ceux qui avaient été bons et généreux envers son chien lui pardonnassent de n'avoir pas fait comme eux, et se souvinsent quelquefois de lui.

Comme mon compagnon de route me donnait ces derniers détails, la diligence s'arrêtait. Nous étions au relais de la petite ville de Nantua. Il se leva, me priant de l'aider à descendre son chien; et quand il eut fait déposer au bureau quelques effets (il était au plus une heure du matin), il me tendit la main et me dit adieu; je la serrai

cordialement, et j'appelai Bévis, qui, me voyant en bonne intelligence avec son maître, se leva debout, posa ses pattes de devant sur ma poitrine, et fit entendre un petit aboiement d'amitié. Après quoi je les perdis de vue dans les rues de la ville, sans les perdre de souvenir, comme ce récit le prouve à mes lecteurs.

AMÉDÉE BOURGEOIS.

LE BAISER DE MARIE-ANTOINETTE

M. Scudo vient de publier, dans le feuilleton de *l'Ordre* une notice remarquable sur Mozart. L'écrivain a su résumer, dans un seul article, la vie tout entière du grand compositeur avec une appréciation de ses principaux ouvrages. Cette vue critique à grands traits est un peu dépourvue d'anecdotes et de détails, comme cela devait être; cependant M. Scudo semble s'être arrêté avec complaisance sur l'enfance de Mozart et raconte à ce sujet une aventure pleine de poésie et de charme.

Il avait à peine trois ans, dit-il, que déjà il posait ses petites mains sur le clavier et s'essayait à rendre une succession de tierces, seul intervalle que pussent saisir encore ses doigts courts et potelés.

Venait-il à rencontrer une combinaison nouvelle, ses yeux s'animaient de joie.

A quatre ans, il savait par cœur les passages les plus saillants des concertos exécutés par sa sœur, et son père composait pour lui de petits morceaux qui ont été conservés.

C'est ainsi que Mozart apprit la musique comme en se jouant, ou plutôt la musique se réveillait dans son âme avec le sentiment de la vie.

En 1762, Léopold Mozart, accompagné de ses deux enfants, commença ses longs pèlerinages d'artiste à travers l'Europe.

Ces voyages de toute une famille de musiciens, allant chercher fortune dans des contrées lointaines, étaient alors et sont encore aujourd'hui dans les mœurs simples et aventureuses de la nation allemande.

Mozart avait alors à peine six ans.

Son exécution sur le piano était déjà merveilleuse; son génie précoce rayonnait de toutes parts et semblait attendre avec impa-

tience que la nature lui permit de prendre possession du vaste empire de l'art musical.

Léopold Mozart et ses deux enfants se rendirent d'abord à Munich, dans le mois de janvier 1762 ; ils revinrent tout joyeux à Salzbourg, après avoir charmé pendant trois semaines la cour de l'électeur de Bavière, l'une des plus musicales de l'Allemagne.

Dans l'automne de cette même année, ils partirent pour Vienne : ce voyage fut un véritable triomphe pour Wolfgang ; il lui fallut s'arrêter quatre jours chez l'évêque de Lintz, qui ne pouvait se séparer d'un enfant aussi extraordinaire.

Le jeune Mozart touche de l'orgue dans un couvent de franciscains, dont il excite l'enthousiasme, et aux portes de la ville de Vienne il adoucit la rigueur des douaniers en jouant un menuet sur un petit violon qu'on lui avait donné.

A peine sont-ils arrivés dans la capitale de l'Autriche, que tout le monde veut entendre le virtuose de six ans ; les invitations arrivent de toutes parts, les beaux équipages se succèdent à la porte des pauvres voyageurs.

Les noblesdames, les princes et les grands seigneurs se disputent l'honneur de posséder à leur table les deux enfants de Léopold Mozart, qui, au milieu de ses succès, conserve son bon sens et sa piété profonde envers la Providence.

Admis tous les trois à la cour, l'empereur François I^{er} vient au-devant d'eux jusque dans l'antichambre, et les conduit avec bonté dans l'intérieur des appartements où se tient Marie-Thérèse, entourée de sa belle et nombreuse famille.

Wolfgang, que rien n'intimide, se laisse asseoir avec la grace d'un *bambino santo* sur les genoux de l'impératrice, qui admire la gentillesse de ses manières, autant que de son talent extraordinaire.

Il tombe sur le parquet glissant des appartements de la cour, et l'archiduchesse Marie-Antoinette s'empresse de venir à son secours.

— Vous êtes bien bonne, lui dit Wolfgang, c'est pourquoi je veux vous épouser.

La princesse ayant rapporté le mot à sa mère, Marie-Thérèse demanda à l'enfant d'où lui venait ce désir qu'il avait d'épouser sa fille.

— De la reconnaissance, répondit-il ; elle a été si bonne pour moi, tandis que ses sœurs me regardaient sans bouger.

Un baiser, accompagné d'un charmant sourire, fut la réponse de la jeune et belle princesse au compliment que lui adressa Wolfgang.

Qui sait si ce baiser imprimé par la bouche adorable de l'infortunée Marie-Antoinette sur le front de Mozart, n'y a pas déposé le germe du beau caractère de dona Anna ?

L'âme vierge d'un enfant de génie est une source profonde qui s'alimente de toutes les impressions premières et d'où naissent ces créatures charmantes qui peuplent le monde de la fantaisie.

Dante raconte dans la *Vita nuova* comment il se fit un grand jour dans son cœur lorsqu'à l'âge de huit ans il aperçut pour la première fois cette Béatrice Portinari qui a été le rêve et la gloire de sa vie.

Goethe nous a conservé aussi le nom de la fille obscure qui est devenue plus tard, sous la main du poète, la Marguerite de *Faust*.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE-HISTORIQUE. — *D'Harmental*.

Le nouveau drame de MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet a obtenu un de ces succès qui doivent retentir pendant plus de trois mois. Nous nous y attendions, le sujet de *d'Harmental* est puisé dans l'un des romans les plus populaires et les plus séduisants de ces deux écrivains, et le drame reproduit tout ce qu'il y a de plus original, de plus ingénieux et de plus spirituel dans le roman.

Jamais l'élément du drame et l'élément de la comédie ne furent combinés avec plus d'art et de bonheur que dans *le Chevalier d'Harmental*. La touchante passion de Bathilde et du chevalier, d'un côté, et la conspiration de Cellamare de l'autre, le roman et l'histoire se prêtant un mutuel appui, la peinture d'une époque où les mœurs avaient encore conservé un vernis chevaleresque, les caractères si vrais, si hardiment dessinés, qui participent à l'action, beaucoup d'émotion et plus encore de charmant en-

jouement, tout cela forme une œuvre infiniment attachante et sympathique.

Loin de nous l'idée de présenter l'analyse de ce drame si riche et si varié; nous n'essayerons pas même d'en effleurer les ravissants détails: cela nous mènerait trop loin; et d'ailleurs, qui ne connaît le délicieux roman dont le Théâtre-Historique vient de nous offrir une si attrayante transformation?

Tous ces tableaux qui passent sous nos yeux en excitant notre imagination sont posés et détaillés avec un art exquis.

Est-il quelque chose de plus frais, de plus gracieux que ces deux mansardes séparées par une rue? D'un côté, Bathilde; de l'autre, le jeune chevalier, s'envoyant dans l'air des paroles et des regards d'amour.

Plus loin, connaissez-vous une scène plus spirituellement amusante que celle de la bibliothèque? Et l'embarras du bonhomme Buvat chez le régent, le mauvais parti qu'il fait au cardinal Dubois, ses familiarités avec M. Philippe, comme il appelle Son Altesse, n'est-ce pas là de la bonne, de la vive, de l'étréscillante comédie?

Il serait difficile de trouver une scène dramatique, plus hardiment tracée que celle où le chevalier tue en duel le capitaine Roquelinette; et après ces effets violents, viennent les larmes de Bathilde, qui se jette aux pieds du régent pour demander la grâce du chevalier; et pour couronner tant d'angoisses, le mariage du chevalier avec Bathilde, la joie après la douleur, au grand ébahissement du naïf Buvat, qui n'y comprend rien.

L'interprétation a été très-remarquable. Drame, acteurs, mise en scène, tout est irréprochable. Le succès est venu, la vogue va venir.

L'Opéra-Comique prépare une reprise remarquable et de nature à piquer vivement

la curiosité; il s'agit du charmant opéra de *Haydée* avec M^{me} Ugalde dans le rôle principal. On peut prévoir tout le parti que doit en tirer cette excellente cantatrice.

Immédiatement après la première représentation de *la Reine des fleurs*, l'Opéra-Comique mettra à l'étude un ouvrage en trois actes, dont la partition a été écrite par M. Albert Grisar, le spirituel auteur de *l'Eau merveilleuse* et de *Gilles ravisseur*.

Il a été question d'une association entre M. Lumley, directeur du théâtre de la Reine à Londres, et M. Ronconi, pour la direction du Théâtre-Italien. On semble craindre que cette combinaison ne puisse se réaliser pour la saison prochaine, et voici sur quoi l'on se fonde: M. Ronconi est possesseur du privilège pour une année encore, et il demande une prorogation de cinq années; de son côté, M. Lumley a écrit à M. Dufaure, ministre de l'intérieur, pour solliciter le privilège, mais il paraît vouloir entrer immédiatement en possession.

Nous ne pouvons croire que M. Lumley, dans sa requête au ministre de l'intérieur, ait posé des conditions pareilles. Il doit savoir que cette demande ne pourrait être accueillie; il y a donc une erreur dans ce qu'on dit de la démarche de M. Lumley. Ce qui nous paraît plus vraisemblable, c'est le projet d'une association entre MM. Lumley et Ronconi, association qui ne pourrait manquer d'obtenir l'agrément du ministre, parce qu'elle présenterait les garanties les plus complètes pour l'avenir de notre Théâtre-Italien.

A ce Numéro est jointe la planche 2453.

EAU du D^r BREMSEK, recommandée par les médecins les plus distingués. Seul remède efficace pour empêcher les cheveux de tomber, de blanchir; nourrit la racine, les fortifie et les conserve en état de jeunesse. SUCCÈS GARANTI. Rue Rambuteau, 57. (Aff.)

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.